

Cours N° 12. La littérature entre deux guerres et après la guerre.

La révolution littéraire du XX^e siècle

Influence de la psychanalyse.

On désigne sous ce nom la méthode imaginée par le médecin autrichien Sigmund Freud pour guérir les troubles psychiques en ramenant à la conscience claire les sentiments refoulés, pour la plupart de nature sexuelle, qui sont à l'origine de ces troubles.

La première traduction française de Freud parut en 1922. Déjà les poètes symbolistes, le philosophe Bergson, les romanciers Proust et Gide avaient poussé fort loin l'étude de l'inconscient. Mais Freud offrait désormais à ceux qui désiraient explorer l'âme humaine dans tous ses replis une direction de recherche et une méthode. La psychanalyse libéra les écrivains des contraintes qui les empêchaient d'aborder franchement les problèmes sexuels, libération d'abord lente et qui prit ensuite, dans la seconde moitié du siècle, une grande accélération.

Le surréalisme.

En 1916, à Zurich, un écrivain roumain d'expression française, Tristan Tzara, lança un mouvement littéraire que, par dérision, il appela **Dada**. Les **dadaïstes** voulaient détruire «les tiroirs du cerveau et ceux de l'organisation sociale». De leur côté Breton et Soupault, influencés par le psychologue Pierre Janet (ils ne connaissaient pas encore Freud), écrivirent pour libérer les forces de leur inconscient *Les Champs magnétiques*. Ils se rallièrent d'abord au dadaïsme. Aragon également. Puis le trouvant stérilement négateur, ils s'en détachèrent pour fonder avec Benjamin Péret, Paul Eluard et quelques autres le surréalisme. Le premier *Manifeste surréaliste* date de 1924. Il y en eut un second en 1929.

Le surréalisme part d'un pessimisme absolu. Il ne voit partout que des sujets de désespoir. Il se propose non pas d'échapper à ce désespoir, mais de transformer le monde. D'abord par le rêve. « Tout porte à croire, écrit André Breton, qu'il existe un certain point de l'esprit, d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut-et le bas cessent d'être aperçus contradictoirement.» Il s'agit donc d'atteindre, au-delà de notre logique, le

domaine du surréel, où tous les contraires s'accordent. Mais cet effort se heurte à la présence obsédante du réel. Les surréalistes cherchent à triompher de cette obsession par l'humour. Ils donnent parfois l'impression d'être des mystificateurs, alors que leur humour est sérieux, «un humour noir». Suprême recours contre ce monde absurde : la révolution. Non pas la révolution selon l'idéal marxiste. Le surréalisme ne vise qu'à la subversion et au désordre.

En littérature, les surréalistes consentent à reconnaître comme leurs précurseurs Sade, Lautréamont, Rimbaud, Jarry, Apollinaire. Aux formes traditionnelles de l'art ils substituent les hallucinations du rêve et l'écriture automatique. L'écrivain surréaliste type est Robert Desnos qui, à la suite d'expériences de sommeil, se révéla exceptionnellement doué pour transcrire le rêve à l'état brut.

Le groupe surréaliste n'a jamais eu beaucoup de cohésion. La politique l'a littéralement déchiré. Il avait adopté une position proche du marxisme. Mais Breton estimait que le surréalisme devait rester sur le terrain des principes et ne pas se subordonner à l'opportunisme révolutionnaire. Il fut alors abandonné par plusieurs de ses amis, qui optèrent pour le communisme, Aragon avec fracas, Eluard plus discrètement. Cette scission fut fatale au surréalisme. Tous les efforts déployés depuis par André Breton pour reconstituer le groupe surréaliste, n'ont réussi qu'à lui maintenir une vie artificielle.

Le surréalisme n'a pas seulement transformé l'esprit de notre littérature. Il a inspiré des peintres (Chirico, Magritte, Max Ernst, Dali) et des cinéastes (René Clair, Bunuel).

Poésie surréaliste et poésie intellectualiste.

La poésie surréaliste a vite lassé ceux mêmes qui la préconisaient. Benjamin Péret, Antonin Artaud mort dans un asile en 1948, et naturellement André Breton sont à peu près les seuls à n'avoir pas voulu céder sur la doctrine. Mais les autres, Aragon, Eluard, Soupault, Desnos, Char, une fois passé leur premier enthousiasme, sont revenus à une esthétique moins subversive.

Certains poètes étaient restés à l'écart du groupe, tout en ayant des affinités avec lui. Max Jacob fut un pur fantaisiste jusqu'au jour où les persécutions raciales donnèrent à sa poésie une émouvante gravité. Jean Cocteau, grand amateur de bizarre, d'ailleurs sincèrement épris de beauté et doué pour tous les arts, poésie, roman, cinéma, peinture, parut toujours suspect aux surréalistes. Mais il sut éblouir l'opinion.

Rien de plus contraire au surréalisme que la poésie qui calcule savamment ses effets, celle de Saint-John Perse ou de Pierre-Jean Jouve. Dans la pratique, l'opposition entre les poètes issus du surréalisme et les intellectualistes est beaucoup moins tranchée qu'on ne pourrait le croire.

1. Antoine de Saint-Exupéry(1900-1944)

1926-1938 : pilote de ligne au service de la société Latécoère. Chef d'escale à Cap-Juby. Responsable de l'Aéropostale en Argentine. Attaché à Air-France.

Pendant la guerre, il obtient difficilement de reprendre du service dans l'aviation. Il disparaît au cours d'une mission en Méditerranée. Entre-temps il avait fait des reportages et écrit : *Courrier Sud* (1929), *Vol de nuit* (prix Fémina, 1931), *Terre des hommes* (1939), *Pilote de guerre* (1942), *Le Petit Prince* (New-York, 1943), *Citadelle* (1948).

UN TÉMOIGNAGE ET UNE MORALE.

Saint-Exupéry a voulu porter témoignage sur son métier de pilote, à une époque où c'était un métier particulièrement dangereux. Ce témoignage, d'abord romancé, se présente à partir de *Terre des hommes* dans sa vérité nue. Il constitue le fondement d'une morale qui s'épanouit dans *Citadelle*. Saint-Exupéry met plus haut que tout l'action, dont les exigences obligent l'homme à surmonter ses faiblesses. Peu importe si elle «brise des bonheurs». Le sacrifice est enrichissement. Mais à quel idéal se sacrifier? Ici la doctrine de Saint-Exupéry reste imprécise. Elle pourrait prêter à d'éventuelles déviations de l'héroïsme, si elle n'était tempérée par une générosité extrême, l'amour des êtres et des choses, le sentiment de la solidarité humaine, le désir de servir.

Une image l'obsède : celle de la terre aperçue de loin comme «un désert de lune et de pierres». Vision de cauchemar, qui lui permet de mieux apprécier l'étonnante merveille de la vie. Ses récits ont une grande puissance suggestive. Mais lorsqu'il veut philosopher, les tâtonnements de sa pensée se traduisent par un lyrisme encombré de paraboles, un style sibyllin et heurté.

2. Paul Eluard (1895-1952)

La vie et l'œuvre.

Paul Eluard de son vrai nom Eugène Grindel est né à Paris le 14 décembre 1895. Son père était fonctionnaire, sa mère couturière. En 1914 il part pour le front. Intoxiqué par le gaz, il est bientôt démobilisé.

Son premier recueil de vers *Le Devoir et l'inquiétude* paraît en 1917. Il entre au groupe surréaliste. Sous l'influence des principes poétiques du surréalisme il fait paraître les recueils de vers *Les maleurs des immortels*, *Répétitions* (1922), dans lesquels il exclut comme tous les surréalistes tout élément de sens logique. Ce n'est que dans les recueils parlant de l'amour *Mourir de ne pas mourir* (1924) et *La vie immédiate* (1932) qu'il renonce de la poésie de l'absurde. Le thème de l'amour, de la femme se retrouve ensuite dans toute l'œuvre de Paul Eluard et il est exprimé toujours par des images très pures et très claires.

Le putsch fasciste en Espagne a produit une profonde impression sur le poète : il devient un poète politique, il traduit de l'espagnol les vers de Federico Garcia Lorca (poète et dramaturge espagnol), fusillé par les fascistes. Eluard lui dédie un monologue en vers où il démasque les assassins.

Pendant l'occupation nazie Eluard reste à Paris, prend part à la Résistance et en 1942, adhère au parti communiste ; devient collaborateur du journal clandestin *Lettres françaises*. Il fait paraître dans la presse légale et clandestine toute une série de recueils dont le meilleur est *Au rendez-vous allemand*.

Son principal thème est la lutte pour la paix. Tout en rendant hommage aux héros morts dans la lutte contre le fascisme, il peint les militants d'une nouvelle Résistance : les ouvriers de tous les pays qui luttent pour la paix et le bonheur du peuple.

Eluard est mort le 18 novembre 1952 à Charenton.

La poésie.

Eluard est l'auteur de plus de 35 recueils de vers. Il s'est manifesté comme humaniste et toute son œuvre est pénétrée de l'amour envers les hommes et d'une foi profonde dans leur avenir heureux. Poète profondément original, il a formé sa propre technique de versification à laquelle il reste fidèle toute sa vie. Il ne cherche ni mesure extraordinaire, ni rime étrange ; l'essentiel c'est un rythme, le rythme qui transmet toute la gamme de ses sentiments.

Tous les événements politiques importants trouvaient leur reflet dans les vers du poète. Pas une seule minute, même aux heures des plus dures épreuves, Paul Eluard n'a sombré dans le pessimisme et n'a perdu courage. Les meilleures poésies sur la paix et la liberté sont : *Courage* et *Liberté*.

3. LOUIS ARAGON (1897-1982)

Enfant naturel. Education bourgeoise. Mobilisé dans le service de santé, où il fait la connaissance d'André Breton (1917). Fonde avec Breton et Soupault la revue *Littérature* (1919). Collabore à *La Révolution surréaliste* (1924-1929).

Rencontre Elsa Triolet (1928). Participe au congrès des écrivains révolutionnaires (Kharkov, 1930). Abandonne le surréalisme au profit du communisme (1932). A partir de 1937, codirecteur du journal *Ce Soir*.

1939-1944: mobilisé, fait prisonnier, puis libéré, va vivre en zone Sud. Reprend la direction de *Ce Soir* (1944-1953). Dirige l'hebdomadaire *Les Lettres françaises* (1953-1972). Membre du comité central du P.C.F. (1950). Elu à l'Académie Concourt (1967). Démissionne peu après. 1970 : mort d'Elsa.

Poésie : *Feu de joie* (1920). *Le Crève-cœur* (1941). *Les Yeux d'Elsa* (1942). *Le Musée Grévin* (1943). *La Diane française* (1945). *Le Roman inachevé* (1956). *Le Fou d'Elsa* (1963).

Romans: *Anicet ou le Panorama* (1921). *Le Paysan de Paris* (1926). *Les Cloches de Bâle* (1934). *Les Beaux Quartiers* (1936). *Les Voyageurs de l'Impériale* (1942). *Aurélien* (1944). *Les Communistes* (1949-1951). *La Semaine sainte* (1958). *La Mise à mort* (1965). *Blanche ou l'Oubli* (1967).

Essais : *Traité du style* (1928). *La Peinture au défi* (1930). *Pour un réalisme socialiste* (1934). *Avez-vous lu Victor-Hugo?* (1964).

LE SURREALISTE.

Par réaction contre le milieu bourgeois où il avait grandi, Aragon chercha dans le surréalisme une occasion de révolte et de scandale. Il se fit remarquer par la violence de ses jugements contre des écrivains alors en pleine faveur (Marcel Proust, Anatole France), par des proclamations littéraires fracassantes (il faut, disait-il «piétiner la syntaxe»), par sa rage antimilitariste, par sa morale libertine. Il se plut à écrire des vers inarticulés. Mais bien qu'il fût ennemi de l'irrationnel, il avait peu de goût pour la métaphysique de l'inconscient et pour le délire onirique auquel s'abandonnaient ses amis surréalistes. Sa rupture avec le groupe était inévitable.

LE MILITANT.

Cet aristocrate de l'esprit manifeste un attachement théâtral au parti communiste. Il a prétendu qu'il ne survivrait pas à une exclusion ou à un désaveu. Mais il s'écarte parfois de la doctrine officielle et le parti, tout en le ménageant, le tient un peu à l'écart. Dans son œuvre, l'inspiration marxiste est le plus souvent diffuse, exception faite de *Front rouge*, qui lui valut une inculpation pour «propagande anarchiste», et du roman *Les Communistes*. Avoir choisi pour faire l'apologie du communisme l'époque 1939-1940 serait une gageure, s'il n'avait eu le projet qu'il n'a jamais réalisé, de conduire son roman jusqu'à la Libération.

Caractère naturellement insoumis, Aragon ne pouvait manquer, pendant la guerre, de se dresser contre l'occupant. Celui qui signait «François la Colère» a trouvé dans le drame de la France envahie l'une de ses inspirations les plus hautes.

LE ROMANCIER.

Les romans de sa maturité, depuis *Les Cloches de Bâle* jusqu'à *La Semaine sainte*, ressortissent au réalisme socialiste. La peinture des mœurs y est fortement orientée, ce qui rend suspecte sa fidélité. Pourtant il fait effort vers l'historicité. Il cherche à se documenter : par exemple sur la grève des taxis de 1912, ou sur la rupture du front à Sedan, en 1940. Mais il est porté à imaginer le passé d'après des

événements contemporains dont il a été le témoin (la grève de 1912 d'après celle de 1934), et son information est souvent assez sommaire. Peu rigoureux dans l'enchaînement des épisodes, il se laisse entraîner par son sujet, il s'attarde en de longs méandres.

Ses derniers romans accentuent ce défaut. L'inspiration n'y est plus contrôlée. La fantaisie s'y déploie en inventions souvent étranges et d'une confusion inextricable.

LE POÈTE.

Il écrivit d'abord dans le goût surréaliste des poèmes au rythme heurté pleins d'ingénieuses trouvailles. *Front rouge* marque sa rupture avec cette esthétique. André Breton jugea «poétiquement régressif» ce «poème de circonstance», qui renonçait au langage indirect. Pourtant Aragon ne revint pas en arrière. Il avait pris conscience au congrès de Kharkov qu'il manquait à la France une littérature prolétarienne, et il voulait contribuer à créer cette littérature. Il dut bientôt convenir de son échec. Après *Hourra l'Oural*, il fut, de son propre aveu «liquidé comme poète par la critique de ce temps-là», et de 1934 à 1941, il ne publia aucun nouveau recueil.

A Ribérac, pendant l'exode, l'exemple du troubadour Arnaut Daniel, qui avait pu composer son œuvre en un temps où la moitié de la France était sous la domination anglaise, lui montra le chemin de la vraie poésie populaire : poésie inspirée par un patriotisme tendre et ombrageux, la passion de la liberté, la fraternité du combat, la pitié pour les victimes, le culte fidèle de la femme aimée.

Son œuvre est souvent une sorte de dialogue avec Elsa, qui fut elle aussi un écrivain de valeur et qui exerça sur lui une énorme influence en fixant sa vie et en disciplinant son tempérament trop fougueux. C'est pourquoi ils ont eu l'idée de publier leurs *Œuvres croisées*.

La plus récente ambition d'Aragon fut sans doute d'être un «Aladin occidental», un thaumaturge de la poésie. Tel il apparaît dans *Le Fou d'Elsa*, vaste ensemble très disparate, où il met en scène un prétendu poète arabe qui aurait vécu à Grenade au temps de Boabdil. Tout n'y est pas de la même qualité. Aragon n'a

pas la patience qu'il faut pour reconstituer une époque, pour décrire un décor. Sa philosophie est nébuleuse. Mais il s'y abandonne à son plaisir, qui est de créer des images et des rythmes, de dire les enchantements de l'amour et sa mélancolie, de méditer sur l'homme et son destin.

4. André Maurois (1885-1967)

André Maurois, de son vrai nom Emile Herzog,¹ est l'auteur d'une œuvre littéraire aussi diverse qu'abondante (plus de 200 livres). Né en 1885 à Elbeuf (Normandie), fils d'industriel et industriel lui-même, il embrasse la carrière d'écrivain à 33 ans. Romancier, biographe, critique littéraire, essayiste, historien, il est élu à l'Académie française en 1938. Conteur remarquable, il évoque avec humour ses souvenirs de la guerre 1914-1918, quand il était interprète à la 9-e division écossaise, dans son premier roman *Les Silences du colonel Bramble* (1918), qui connaîtra un vif succès, tant en France que dans les pays anglo-saxons. Analysant les caractères et la mentalité des officiers britanniques, André Maurois, fin psychologue et bon observateur, les raille avec sympathie. Très libre de forme, cette œuvre est en quelque sorte composée de soi-dites nouvelles réunies autour d'un sujet central.

Les événements de la guerre lui fournissent son pseudonyme "Maurois", nom d'un village du Nord de la France. De ce pseudonyme, le nom André Maurois est devenu son nom légal.

Cette première veine a son prolongement dans *Les discours du Dr. O'Grady* et *Nouveaux discours du Dr. O'Grady*, mais l'écrivain se tourne plutôt vers d'autres formes de création romanesque et c'est là qu'il ouvre de nouvelles perspectives. Sa renommée mondiale lui vient surtout de ses grandes biographies, «vies romancées» des hommes célèbres, ainsi que de sa qualité de styliste élégant et classique.

Parmi les plus célèbres biographies: *Ariel, ou la vie de Shelley*, *La vie de Disraeli*, *Byron*, *Lélia, ou la vie de George Sand*, *Olympio, ou la vie de Victor Hugo*, *Prométhée, ou la vie de Balzac* (au totale on en compte près d'une quinzaine). André Maurois est considéré comme un rénovateur de ce genre

difficile, qui tient à la fois de la création romanesque et de l'histoire littéraire, fondée sur les documents. L'immense culture d'André Maurois, son esprit lucide et pénétrant, son talent lui permettent d'imaginer un portrait extrêmement vivant du créateur et de l'homme avec ses passions, ses souffrances et ses joies, tout cela sur le fond historique et social de l'époque.

L'oeuvre purement romanesque d'André Maurois, est représentée par de nombreux romans, contes et nouvelles. Ses romans, dont le plus célèbre est *Climats*, sont des études psychologiques, conçues dans la tradition classique. Ils se distinguent par la sincérité et la finesse de l'analyse des sentiments, des mœurs d'un couple. La vie de la société y est évoquée généralement au niveau des rapports mondains des personnages qui appartiennent au milieu de la grande bourgeoisie industrielle. Quand Maurois entreprend dans le roman *Bernard Quesnay* de décrire une grève ouvrière il est beaucoup moins convaincant. D'ailleurs, une des particularités du roman psychologique consiste à centrer l'action sur les problèmes de l'individu, ce qui fait que le champ de vision s'en trouve rétréci, l'univers créé limité.

Les contes et nouvelles d'André Maurois sont d'une inspiration beaucoup plus variée que ses romans et peut-être plus réussis que ces derniers, bien que moins connus en France. Ils sont soit psychologiques et poétiques, comme ses romans, soit ironiques, voire à tendance satirique, lorsque l'auteur dénonce les aspects dégradants et inhumains de la société bourgeoise, soit, enfin, fantastiques ou philosophiques. Ils donnent ainsi, dans l'ensemble, un tableau de la vie sociale plus riche et plus vivante que les romans. C'est une des raisons pour lesquelles nous avons préféré choisir nos extraits plutôt dans les nouvelles que dans les romans, écartant également les biographies comme un genre trop spécifique.

L'écrivain affectionne le genre de la nouvelle pour ses vertus éminemment classiques: brièveté, laconisme, concision. La nouvelle concentre ses effets sur une destinée humaine, un événement crucial dans l'existence d'une personne. La nouvelle reconstitue à travers un petit incident toute une vie et derrière cette vie toute une société. C'est un instantané du réel, une coupe brutale dans une vie

humaine, ou dans un groupe social. C'est pourquoi un récit laconique, une image condensée, une expressivité particulière du détail concret et psychologique sont les traits spécifiques de la nouvelle. André Maurois excelle à raconter ces petites histoires dont la construction logique est extrêmement rigoureuse et dans lesquelles «toujours l'inattendu arrive», c'est le titre de l'une de ses nouvelles.

Citant parmi ses maîtres les écrivains russes Pouchkine, Gogol, Tolstoï et surtout Tchekov, André Maurois admire dans leurs œuvres l'humanisme profond de leurs idées, la perfection de leur art réaliste. Lui-même croit fermement à la haute mission de la littérature et au rôle important de l'écrivain dans la société moderne. La valeur culturelle de l'ensemble de l'œuvre d'André Maurois, qui comporte en outre des études historiques, littéraires, des essais, des mémoires, etc., ne fait pas de doute. Son humanisme, au début trop abstrait et pénétré d'idées conciliatrices, se fait combatif après la Seconde Guerre mondiale. Il condamne le fascisme et la guerre, il appelle les écrivains à aider les hommes à se comprendre et à soutenir leur lutte quotidienne pour le bonheur de tous. Plutôt qu'un grand écrivain, André Maurois aura été un grand homme de lettres. Sans doute, l'admirateur qu'il a toujours été de Balzac et de Tolstoï, n'a-t-il pas eu exactement le destin auquel il aspirait (en secret à vingt ans); en lui le biographe et l'essayiste ont, dès le début, concurrencé le romancier.

Les principaux livres de contes et nouvelles d'André Maurois: *Une carrière* (1926), *Voyage au pays des Articles* (1927), *Premiers contes* (1938), *Toujours l'inattendu arrive* (1943), *Les mondes impossibles* (1947), *Pour piano seul, Toutes les nouvelles André Maurois* (1960).

Georges Joseph Christian Simenon

Georges Joseph Christian Simenon est un écrivain belge de langue française. Il est né à Liège, officiellement, le 13 février 1903. Sa vie commence par un mystère, il serait né le vendredi 13 février, mais déclaré le 12 par superstition, et mort à Lausanne le 4 septembre 1989.

Simenon était un romancier d'une fécondité exceptionnelle : on lui doit 192 romans, 158 nouvelles, plusieurs œuvres autobiographiques et de nombreux

articles et reportages publiés sous son propre nom et 176 romans, des dizaines de nouvelles, contes galants et articles parus sous 27 pseudonymes.

Biographie

Simenon est né au 2^e étage du «26 (aujourd'hui 24) rue Léopold» à Liège. Il est le premier fils de Désiré Simenon, comptable dans un bureau d'assurances, et d'Henriette, mère au foyer.

En septembre 1906 naît son frère Christian qui sera l'enfant préféré de sa mère, ce qui marquera profondément Georges. Ce malaise se retrouvera dans des romans comme *Pietr-le-Letton* et *Le Fond de la bouteille*. Il apprend à lire et à écrire dès l'âge de trois ans à l'école Sainte-Julienne pour les petits. A partir de septembre 1908, il suit ses études primaires à l'Institut Saint-André où durant les six années qu' il y passera jusqu'en juillet 1914, il se classera toujours dans les trois premiers.

En février 1911, la famille s'installe dans une grande maison au « 53 rue de la Loi » où la mère va pouvoir y louer des chambres à des locataires, étudiants ou stagiaires, de toutes confessions et origines (russe, polonaise ou belge). Ce fut pour le jeune Georges une extraordinaire ouverture au monde que l'on retrouvera dans nombre de ses romans comme *Pedegree*, *Le Locataire* ou *Crime impuni*. A peu près à cette époque, il devient enfant de chœur, expérience que l'on retrouvera dans *L'Affaire Saint-Fiacre* et dans *Le Témoignage de l'enfant de chœur*. Simenon s'initie à la littérature en dévorant les grands auteurs russes: Tchekhov, Dostofevski, Pouchkine, Gorki et Gogol. Il lit aussi Conrad, Dickens, Dumas, Balzac, Stendhal, Zola.

En classe de sixième, en septembre 1914, il entre chez les Jésuites, au collège Saint-Louis, et dès l'âge de douze ans, il décide de vouer sa vie au roman. Sa famille le destine à la prêtrise mais une première aventure amoureuse avec «une grande fille de quinze ans» lui fait renoncer au projet la même année.

En 1915 manifestant le désir d'être officier, il poursuit ses études secondaires au collège Saint Servais qui prépare aux sciences et aux lettres.

En 1917 la famille s'installe en février au 2-ème étage d'un ancien bureau de poste.

En janvier 1919, en conflit ouvert avec sa mère, il entre comme reporter à la rubrique «faits divers » du journal très conservateur *La Gazette* de Liège dirigée par Joseph Demarteau, troisième du nom. Cette période journalistique fut pour le jeune Simenon, juste âgé de seize ans, une extraordinaire expérience qui va lui permettre d'explorer les dessous de la vie d'une grande ville, les dessous de la politique mais aussi de la criminalité.

En juin 1919, la famille déménage à nouveau pour revenir dans le quartier d'Outremeuse, dans la rue de l'Enseignement. Simenon va y rédiger son premier roman «Au pont des Arches », publié en 1921 sous son pseudonyme de journaliste. À partir de novembre 1919, il publie les premiers de ses 800 billets d'humeur, sous le nom de Monsieur Le Coq (jusqu'en décembre 1922). Durant cette période, il approfondit sa connaissance du milieu de la nuit, des prostituées, de l'ivresse d'alcool, des garçonnières en ville.

Simenon à Paris. Il commence à écrire sous divers pseudonymes et sa créativité lui assure un succès financier rapide. À vingt ans, il abattait deux romans populaires par semaine à raison de 80 pages par jour.

En 1928, il entreprend un long voyage en péniche dont il tire des reportages. Il y découvre l'eau et la navigation, qui deviendra un fil rouge tout au long de son œuvre. Il décide en 1929 d'entreprendre un tour de France des canaux et fait construire un bateau, l'Ostrogoth, sur lequel il vivra jusqu'en 1931. En 1930, dans une série de nouvelles pour *Détective*, écrites à la demande de Joseph Kessel, apparaît pour la première fois le personnage du commissaire Maigret.

En 1932, Simenon part pour une série de voyages et de reportages en Afrique, en Europe de l'Est, en Union soviétique et en Turquie. Après une longue croisière en Méditerranée, il s'embarque pour un tour du monde en 1934 et 1935. Lors de ses escales il effectue des reportages, rencontre de nombreux personnages, et fait beaucoup de photos.

Début 1938, il loue la villa Agnès, à La Rochelle, avant d'acheter en août 1938 « une simple maison des champs » à Nieul-sur-Mer. Son premier fils, Marc Simenon, y naquit en 1939.

Pendant toute la guerre, entre 1940 et 1945, Simenon a continué à vivre en Charente-Maritime, mais cette période, assez mal connue, est sujette à de multiples soupçons.

En 1963 Simenon s'installe le 19 décembre à Epalignes, a quelques kilomètres de Lausanne, dans une maison construite selon ses plans.

En 1989 dans sa petite maison rosé, à l'âge de 86 ans, Georges Simenon meurt comme il l'avait rêvé: «vieux et enfin apaisé. Innocent comme un enfant de chœur».

Les pseudonymes de Simenon

G. Sim

Georges Sim

Jacques Dersonne

Jean Dorsage

Georges-Martin Georges

Jean du Perry

Gaston Vialis

Christian Brûlis

Luc Dorsan

Robert Merle

né en Algérie où son père est officier, Robert Merle vit en France à partir de 1918. Titulaire d'une licence de philosophie et d'un doctorat en lettres, agrégé d'anglais, auteur d'une thèse sur Oscar Wilde, il enseigne en lycée, à Bordeaux puis à Neuilly, dans les années trente. Mobilisé en 1939, prisonnier trois années pendant la guerre, Robert Merle écrit son premier roman, *Week-end à Zuydcoote* en se remémorant la catastrophique retraite de Dunkerque. Pour ce livre, il remporte le prix Goncourt en 1949. L'oeuvre littéraire de Robert Merle se compose de romans

d'anticipation, dont le plus célèbre, intitulé *Malevil*, paru en 1972, raconte l'histoire d'une communauté retranchée dans un château après une guerre atomique, et de récits-reportages. *Derrière la vitre*, publié en 1970, est un ouvrage inspiré de l'expérience de Robert Merle dans l'enseignement. Ecrivain aux talents multiples, il a également publié des pièces de théâtre, des essais critiques et des traductions de classiques anglais... Considéré comme un maître du roman historique, Robert Merle est célèbre pour *Fortune de France*, saga commencée en 1977, dont le treizième volume, *Le Glaive et les amours*, est couronné par le prix Jean Giono en 2003. Auteur d'une saga historique à succès, Robert Merle est aussi connu pour quelques contes scientifiques profondément humanistes qui s'apparentent à la science-fiction par leur vision anticipatrice.

Eclectique et surprenant de Merle

Robert Merle fait de brillantes études à Paris : licence de philosophie, agrégation d'anglais, doctorat de lettres (sa thèse portait sur Oscar Wilde)... il est professeur en lycée puis en Faculté à Rennes, Toulouse, Caen et enfin Paris-Nanterre (il s'y trouvait en mai 1968).

Prisonnier trois années pendant la guerre, il écrit son premier roman, *Week-end à Zuydcoot* en se remémorant la catastrophique retraite de Dunkerque. Coup de maître : il remporte le prix Goncourt en 1949. Robert Merle entre ainsi directement dans le club des romanciers connus et reconnus.

Cela ne l'empêchera pas d'étonner à chaque nouveau roman par les thèmes abordés, en particulier quand il décrira de l'intérieur l'organisation des camps de concentration avec *La mort est mon métier*, raconté à la première personne par un Waffen SS.

Là où Robert Merle commence à nous intéresser plus directement, c'est quand il s'aventure sur les plaines de la fiction scientifique : attiré par les problèmes du langage, il consacre deux romans à la possibilité d'une communication entre l'Homme et l'animal : *Un animal doué de raison* (où des

dauphins apprennent à parler), *Le propre de l'homme* (même chose avec des chimpanzés)

Mais parce que MERLE est un humaniste, il oppose la "gentillesse" naturelle des bêtes et des scientifiques qui ont réussi à communiquer avec elles, aux militaires qui n'ont d'intention que belliqueuses, et pour qui les dauphins parlant sont des armes.

Autre oeuvre proche des thèmes de la SF, *Malevil*, épais roman qui raconte la survie d'une communauté d'hommes après le grand cataclysme nucléaire. A comparer avec *Ravage* de Barjavel, autre roman post-cataclysme, mais plus naïf et moins ambitieux, car là où Barjavel ne cherche qu'à idéaliser un monde soi-disant "naturel", quasi-Rousseau-iste, duquel machine et progrès sont exclus, Merle pousse la réflexion autour de l'Homme et de son organisation politique.

Dans *Les hommes protégés* (Gallimard, 1974, disponible dans la collection blanche de FOLIO), MERLE imagine un monde proche où une épidémie aurait tué plus de 9 hommes sur 10. Les féministes prennent le pouvoir (on est en plein dans les années 70 qui voient le développement du féminisme en France à travers, entre autres, le MLF) et les hommes n'occupent plus qu'une place subalterne. Le roman décrit les recherches, finalement couronnées de succès, d'un des rares hommes ayant survécu à l'épidémie pour trouver un vaccin et vaincre la maladie. Sous couvert d'oeuvre SF, il s'agit d'une satire sociale sur les relations hommes-femmes. Le roman est loin d'être aussi bon que *Malevil* ou *Un animal doué de raison* pour laquelle on l'oublie souvent.

La dernière oeuvre de Robert Merle est une saga historique, intitulée *Fortunes de France* et qui compte déjà 10 volumes... le succès populaire est incroyable, plus de 5 millions d'exemplaires vendus rien que pour les 10 premiers tomes...

Robert Merle est mort d'un arrêt cardiaque dans la nuit du samedi 27 mars 2004, dans sa demeure de La Malmaison, près de Montfort l'Amaury (Yvelines). Il avait 95 ans.

Romans

Beaucoup traitent de la hantise du lieu clos et de la guerre après sa captivité entre 1940 et 1943. Une grande partie des personnages de ses romans, et leur vie, sont souvent inspirés par ses proches et sa vie personnelle.

1949 : *Week-end à Zuydcoote* (prix Goncourt) : un soldat français tente d'embarquer sur un bateau près de Dunkerque en 1940 pour rejoindre l'Angleterre (adaptation cinématographique d'Henri Verneuil en 1964).

1952 : *La Mort est mon métier* : roman historique inspiré de la biographie de Rudolf Höß, commandant du camp de concentration d'Auschwitz (adaptation cinématographique « Aus einem deutschen Leben » de Theodor Kotulla en 1977).

1962 : *L'Île* (prix de la Fraternité) : inspiré des révoltés du Bounty, un groupe de mutins se réfugie sur une île et tente d'organiser une société.

1967 : *Un animal doué de raison* : roman de science/politique-fiction sur ce qui sépare l'homme de l'animal (adaptation cinématographique sous le titre *Le Jour du dauphin* (The Day of the daulphin) par Mike Nichols en 1973).

1970 : *Derrière la vitre* : récit romancé de l'occupation de la salle des professeurs le 22 mars 1968 à l'université de Nanterre.

1972 : *Malevil* : une communauté de survivants, retranchée dans un château après une explosion nucléaire (adaptation cinématographique de Christian de Chalonge en 1981).

1974 : *Les Hommes protégés* : la domination soudaine des femmes après que les hommes aient été foudroyés en grand nombre par un type d'encéphalite qui s'attaque à leur fonction génétique même.

1976 : *Madrapour* : l'aventure d'un avion sans équipage, métaphore métaphysique sur le passage à l'au-delà.

1986 : *Le Jour ne se lève pas pour nous* : un récit-reportage sur la vie en mission à bord d'un sous-marin nucléaire lanceur d'engin (SNLE) français.

1987 : *L'Idole* : au XVI^e siècle, en Italie, une petite bourgeoise devenue grande dame déchaîne en sa faveur et contre elle les passions.

1989 : *Le Propre de l'Homme* : le défi d'un scientifique qui élève, en famille, une chimpanzée, lui enseigne le langage des signes pour prouver qu'elle possède une forme d'intelligence.

Série *Fortune de France* (romans historiques)

Fresque historique s'étendant de 1547 à 1661. La première partie (6 premiers tomes) est décrite à travers les yeux de Pierre de Siorac, personnage fictif, noble à la cour. La seconde partie, à travers ceux de son fils, Pierre-Emmanuel.

1977 : *Fortune de France*

1979 : *En nos vertes années*

1980 : *Paris ma bonne ville*

1982 : *Le Prince que voilà*

1983 : *La Violente Amour*

1985 : *La Pique du jour*

1991 : *La Volte des vertugadins*

1993 : *L'Enfant-Roi*

1995 : *Les Roses de la vie*

1997 : *Le Lys et la pourpre*

1999 : *La Gloire et les périls*

2001 : *Complots et cabales*

2003 : *Le Glaive et les amours* (Grand prix Jean Giono 2003)

Maurice Druon

Maurice Druon est né le 23 avril 1918 à Paris. Il passe son enfance à La Croix-Saint-Leufroy, en Normandie, où il fait la connaissance de Pierre Thureau-Dangin, fils du secrétaire perpétuel de l'Académie Paul Thureau-Dangin. Il fait ses études secondaires au lycée Michelet de Vanves. Lauréat du Concours général en 1936, il commence à publier, à l'âge de dix-huit ans, dans les revues et journaux littéraires tout en étant élève à Faculté des lettres de Paris puis à l'École libre des sciences politiques (1937-1939).

Élève officier de cavalerie à l'École de Saumur en 1940, il participe à la Campagne de France. Après sa démobilisation, il reste en zone libre, et y fait représenter sa première pièce, *Mégarée*. Il s'engage dans la Résistance et quitte la France en 1942, traverse clandestinement l'Espagne et le Portugal pour rejoindre à Londres les rangs des Forces françaises libres. Il devient l'aide de camp du général François d'Astier de la Vigerie, puis attaché au poste « Honneur et Patrie » avant d'être chargé de mission pour le commissariat à l'Intérieur et à l'Information et correspondant de guerre auprès des armées françaises en 1944 jusqu'à la fin des hostilités.

À partir de 1946, il se consacre à sa carrière littéraire, reçoit le Prix Goncourt (1948) pour son roman *Les Grandes Familles* et divers prix prestigieux

pour l'ensemble de son œuvre. Le 8 décembre 1966, il est élu à l'Académie française au fauteuil de Georges Duhamel. Il accède à la célébrité avec sa saga historique littéraire, *Les Rois maudits*, adaptée en 1973 à la télévision. Maurice Druon n'a jamais caché que sa série « Les Rois maudits » avait été le résultat d'un travail d'atelier. Au nombre des collaborateurs qu'il remercie dans sa préface, on relève les noms de Gilbert Sigaux, José-André Lacour et Edmonde Charles-Roux parmi quelques nègres de moindre envergure.

Il participe à la commission de réforme de l'ORTF.

Gaulliste historique, il reste durant toutes ces années engagé politiquement. Sa nomination comme ministre des Affaires culturelles en 1973, et ses déclarations menaçant les directeurs de théâtre subversifs de leur couper les subventions¹, provoquent une polémique.

Il incarne une culture conservatrice, en rupture avec l'ouverture et la modernisation insufflée par Jacques Duhamel. Le 13 mai 1973, une procession funèbre symbolisant la mort de la liberté d'expression rassemble ainsi, à l'initiative de plusieurs metteurs en scène, dont Ariane Mnouchkine, Jean-Pierre Vincent et Bernard Sobel, plusieurs milliers de manifestants. Il n'est pas reconduit en 1974, puis est élu député de Paris de 1978 à 1981. Il occupe divers postes diplomatiques ou politiques comme membre du Conseil franco-britannique ou représentant aux Assemblées parlementaires du Conseil de l'Europe et de l'Union de l'Europe occidentale.

Secrétaire perpétuel à partir de 1985, il choisit en 1999 de renoncer à cette fonction, cédant la place à Hélène Carrère d'Encausse. Comme académicien, il intervient régulièrement sur l'évolution, qu'il souhaite très lente, de la langue française face à la société, particulièrement hostile sur la féminisation des mots. En 2006, sa critique du français « pittoresque » des Québécois, comparée à la langue « très sûre, très pure, très exacte » cadrée en France au XVII^e siècle lui a valu plusieurs critiques au Québec².

Il est également membre de plusieurs académies, comme celle de Bordeaux, d'Athènes, l'académie du royaume du Maroc et l'Académie roumaine. Il est aussi

partisan de la reconstruction du Palais des Tuileries. Il collabore également comme chroniqueur au *Figaro*, rassemblant ses écrit plusieurs ouvrages dont *Le Bon français* (1996-1999) et *Le Franc-parler* (2001-2002).

Distinctions

Grand-Croix de la Légion d'honneur

Commandeur des Arts et des Lettres

Médaille de la France libre

Knight Commander du British Empire (K.B.E.)

Grand officier du Mérite de l'ordre souverain de Malte

Dignitaire ou titulaire des Ordres des pays suivants : Argentine, Belgique, Brésil, Grèce, Italie, Liban, Maroc, Mexique, Monaco, Portugal, Russie, Sénégal, Tunisie

Docteur honoris causa de l'université York (Toronto), de Boston University (États-Unis) et de l'université de Tirana (Albanie)

Prix Goncourt (*Les Grandes Familles*, 1948)

Prix littéraire de la Fondation Prince Pierre de Monaco (pour l'ensemble de son œuvre, 1966)

Prix Saint-Simon (*Circonstances*, 1998)

Prix Agrippa d'Aubigné (*Le Bon français*, 2000)

Œuvres

Mégarée (1942), pièce de théâtre

Le Sonneur de bien aller (1943), nouvelle

Le Chant des partisans, avec Joseph Kessel (1943)

Lettres d'un Européen et Nouvelles lettres d'un Européen (1943-1970), essais

La Dernière Brigade (1946), roman

Les Grandes Familles (1948-1951), roman en trois tomes, prix Goncourt 1948

Un voyageur (1953), comédie

Le Coup de grâce (1953), mélodrame, avec Joseph Kessel

La Volupté d'être (1954), roman

Les Rois maudits (1955-1977), roman historique en sept tomes

Tistou les pouces verts (1957), roman jeunesse

Alexandre le Grand (1958), roman mythologique
Des seigneurs de la plaine à l'hôtel de Mondez (1962), nouvelles
Les Mémoires de Zeus (1963-1967), roman mythologique en deux tomes
Paris, de César à saint Louis (1964), essai historique
Bernard Buffet (1964), essai
Le Pouvoir (1965)
Le Bonheur des uns (1967), nouvelles
L'Avenir en désarroi (1968), essai
Une église qui se trompe de siècle (1972), essai
La Parole et le Pouvoir (1974), (Plon)
Attention la France ! (1981), (Stock)
Réformer la démocratie (1982), (Plon)
La Culture et l'État (1985), (Vouloir la France)
Vézelay, colline éternelle, nouvelle édition (1987), (Albin Michel)
Lettre aux Français sur leur langue et leur âme (1994), (Julliard)
Circonstances (1997), (Le Rocher)
Circonstances politiques (1998)
Circonstances politiques II (1999)
Le Bon Français (1999), (Le Rocher)
La France aux ordres d'un cadavre (2000), essai
Ordonnances pour un État malade (2002), (Éditions de Fallois/du Rocher)
Le Franc-parler (2003), (Le Rocher)
Mémoires. L'aurore vient du fond du ciel (2006), (Plon/Éditions de Fallois)
Les Mémoires de Zeus (2007]